

## C'est le printemps ! 10 bons livres à dévorer dehors

**Ou à ingurgiter lors d'un marathon littéraire enfermé chez soi.**

### **Un autre Brooklyn, par Jacqueline Woodson**

*Traduit de l'anglais par Sylvie Schneider, Stock, 176 p., 18 euros.*

Le roman de Jacqueline Woodson aurait pu s'appeler «Brooklyn Quartet», en hommage au «Harlem Quartet» de James Baldwin. Tant d'échos entre les deux livres: la musique, la condition noire aux Etats-Unis et surtout l'amitié, celle qui unit, chez Woodson, quatre filles du quartier de Bushwick à New York, dans les années 1970. August a 12 ans. Elle débarque du Tennessee avec son jeune frère et son père. Sa mère, elle veut croire qu'elle les rejoindra un jour.

Pour affronter les rues du ghetto et leurs dangers - les seringues qui traînent, mais surtout la concupiscence des hommes -, mieux vaut ne pas rester seule. Alors August fait bloc avec Sylvia, Angela et Gigi, «réunies à la manière d'une *impro de jazz*». Ensemble, elles traversent l'adolescence, l'onde de choc de la guerre du Vietnam, les premiers émois, l'influence de la Nation de l'Islam, les trahisons.

Avec un lyrisme elliptique, Jacqueline Woodson, finaliste du National Book Award en 2016, mêle l'intime au politique pour dire la vie d'une fille noire aux Etats-Unis, il y a quarante ans; les rêves auxquels elle avait droit, les pièges tendus par les déterminismes. Des souvenirs en fragments qui résonnent avec le temps présent.

### **Elisabeth Philippe**

**Pour James Baldwin, l'écrivain qui disait : "je ne suis pas votre nègre"**

**Les Bouées jaunes, par Serge Toubiana,**

*Stock, 160 p., 18 euros.*

Serge  
Toubiana

Les bouées  
jaunes



Ancien patron des «Cahiers du cinéma » et de la Cinémathèque, aujourd'hui président d'Unifrance, Serge Toubiana connaissait l'écrivaine Emmanuèle Bernheim de longue date avant que, dans une salle de cinéma, l'incollable historien ne prenne, manière de lui déclarer son amour, la main de la guerrière du roman. Un geste délicat, évoquant davantage le cinéma d'Ozu que celui d'Eastwood ou de la série des «Rambo» dont l'auteur de «Stallone», justement, raffolait. A l'époque, Emmanuèle Bernheim travaillait aux «Cahiers». Elle régnait sur une précieuse photothèque, se repérant aisément parmi les dizaines de milliers de documents photographiques, dûment archivés, dont la vente des droits permettait au magazine de survivre.

Dans «les Bouées jaunes», formidable et terrible récit des années qu'ils ont passées à s'aimer, entre Paris et l'île aux Moines, et des mois d'agonie où Emmanuèle (elle s'appelait en réalité Claude mais avait préféré le second prénom de son état-civil) a lutté contre un cancer qu'elle n'a pas réussi à vaincre, Serge Toubiana dresse un portrait tout en finesse, tout en douleur aussi, de cette

écrivaine qui fit six romans au style efficace et rapide («Sa femme», prix Médicis 1993). On dirait que, par ce livre, il lui tient encore la main.

**Didier Jacob**

**Je ne voulais pas aller voir Emmanuèle Bernheim à l'hôpital**

Millénium Blues,  
par Faïza Guène  
*Fayard, 234 p., 19 euros.*

Rendez-nous les années 1990. Au moins, la France gagnait la Coupe du Monde, on se passait très bien des smartphones et, quand on était adolescent, l'avenir semblait grand ouvert. Même avec une mère à qui tout donnait «*le mal de mer*» depuis son divorce. Même avec un père dont «*les baisses de moral*» se mesuraient «*au niveau de remplissage du cendrier*».

Ici, parvenue dans notre âge sinistre plein d'attentats terroristes, la fille qui raconte son roman d'éducation s'appelle Zouzou, et elle a le «Millénium Blues»: celui d'une jeune mère trompée par son mari, secouée par les victoires du FN, traumatisée par l'accident de voiture où sa meilleure amie a tué quelqu'un. Cela pourrait être plombé par une nostalgie facile. Grâce au talent sans manières de Faïza Guène, ça pétillait de vie, d'humour, de tendresse, d'émotion, de fulgurances sur les douleurs de l'existence - car «*tout le monde souffre, même les cons. (Je n'ai jamais cru au concept de l'imbécile heureux)*». Et c'est à ce genre de livre qu'on comprend qu'on a vieilli d'un millénaire en une poignée d'années.

**Grégoire Leménager**

En finir avec Mourad Chennoun ? On a lu "Un homme, ça ne pleure pas", de Faïza Guène

**La réceptionniste du "New Yorker", par Janet Groth**

*Traduit de l'anglais par Hélène Cohen, Sous-sol, 270 p., 21,50 euros.*

Elle arrivait de son Minnesota natal, et comme elle avait la tête bien faite et qu'elle portait magnifiquement la jupette, Janet Groth fit une entrée fracassante dans l'équipe éditoriale du «New Yorker». C'était en 1957. Son job? Répondre au téléphone, écouter les confidences des auteurs et, plus largement, faire en sorte que, de Muriel Spark à Joe Mitchell, les rédacteurs les plus neurasthéniques, narcissiques et géniaux de l'histoire du journalisme n'aient pas l'idée de transformer le dix-septième étage du building où ils officiaient en

champ de bataille façon Waterloo.

L'heure n'étant pas au féminisme, Janet Groth va rester réceptionniste pendant vingt et un ans, sans que ses pairs s'inquiètent de savoir si cette fille, qui savait écrire comme personne (elle le démontre dans ce livre de souvenirs aussi drôle que subtil), aurait envie de publier, comme les autres, ses élucubrations dans le journal. Du moins aura-t-elle occupé la meilleure place pour entrer dans l'intimité de quelques monstres sacrés, s'amuser de voir J.D. Salinger chercher le distributeur de Coca (qui n'existait pas) ou indiquer à Jean Seberg la direction des toilettes.

**Didier Jacob**

**David Grann, le maniaque du "New Yorker" que les producteurs s'arrachent**

**J'apprends le français, par Marie-France Etchegoin,**  
*JC Lattès, 288 p., 17 euros.*

Quand elle officiait au «Nouvel Observateur», Marie-France Etchegoin nous avait habitués à d'excellentes enquêtes où elle savait s'effacer pour parler des autres. Ici, elle dit «je», mais c'est pour aider les autres à parler eux-mêmes: de jeunes migrants, auxquels elle tente d'apprendre le français, le soir, dans un centre d'hébergement d'urgence fondé par Emmaüs Solidarité. Pas simple: le français est bien une «*langue d'extraterrestre*», quand on vient d'Afghanistan ou d'Erythrée. Et allez donc expliquer les conjugaisons à des gens qui n'ont plus ni passé ni futur. Ou des adjectifs comme «chouette» et «épatant» à des garçons qui ont été bombardés, emprisonnés, torturés.

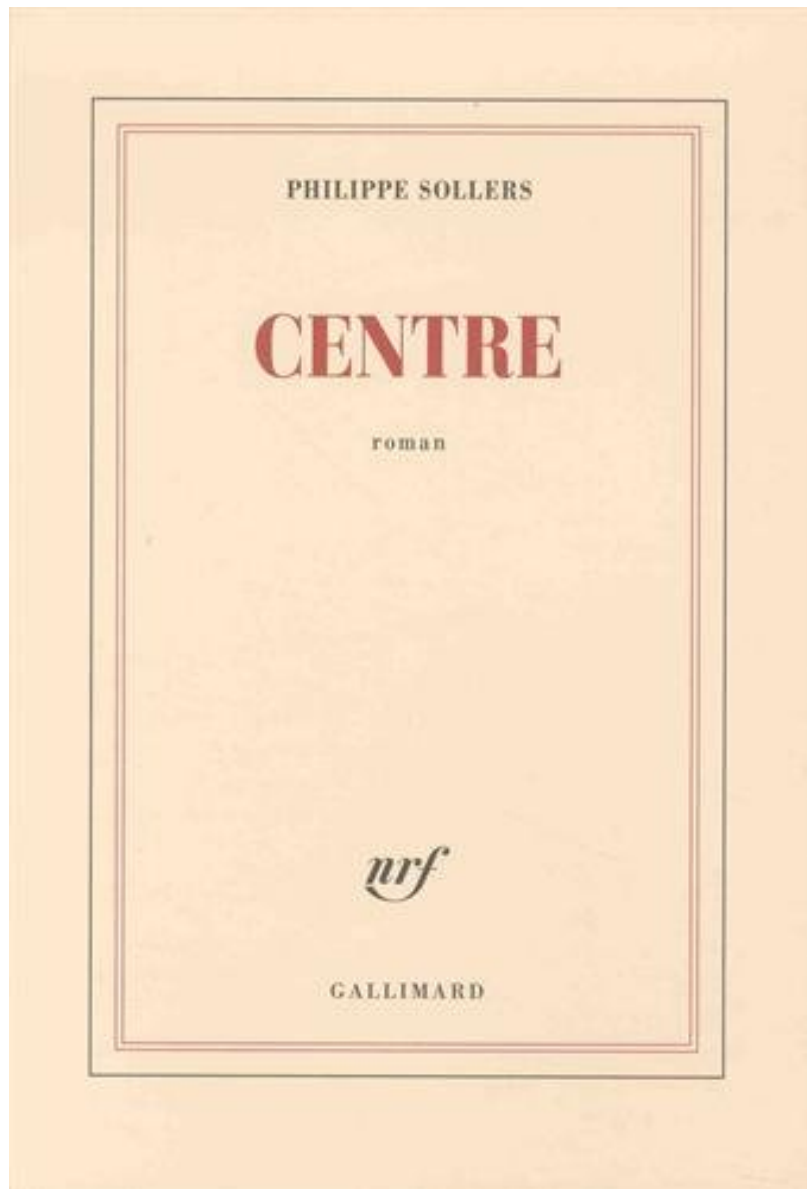
Pour raconter son expérience et ses doutes, pour restituer les terribles confidences de ses «élèves», pour dire tout ce qu'ils lui ont appris, à elle, sans le savoir, l'auteur de «Marseille, le roman vrai» a trouvé le ton juste. Un ton simple, précis, à hauteur d'homme. «*Nous devons accueillir des réfugiés, c'est notre devoir et notre honneur*», disait Emmanuel Macron. C'était en juin 2017.

**Grégoire Leménager**

Mohsin Hamid : "Macron ne peut empêcher l'arrivée des migrants"

**Centre, par Philippe Sollers**

*Gallimard, 112 p., 12,50 euros.*



« Mes romans sont des liaisons de raisonnements », écrit Sollers. Cette fois, c'est la psychanalys(t)e qui occupe le centre de celui-ci, au titre presque tautologique. Dès que Sollers s'en écarte, vers la religion, la Bible, Spinoza, la circoncision (« un bébé coupé de sa mère »), le big bang (« le passé est désormais l'avenir »), ou vers la PSA (« procréation spirituellement assistée »), c'est pour mieux revenir au divan, où s'allongent les « momies vivantes » de Nora, qui les écoute, « flottante ».

Construction en marguerite: tours et détours, sur un rythme soutenu, au voisinage immédiat d'étamines précieuses. Nora est la prêtresse du culte dont le prophète est « Sherlock Freud », et dont le Dieu est une trinité, évidemment: l'« Inconscient-Préconscient-Conscient », ou le « Ça-Surmoi-Moi ». Et, côté Lacan, le « Réel, le Symbolique et l'Imaginaire ». Tout cela est noué avec virtuosité en bouquet (on sait la dilection de Sollers pour les fleurs). On croit entendre les éclats de rire que lui tirent les post-lecteurs du monde 2.0, ceux-là même qui se retrouvent sur le divan. A prendre ou à laisser. On prend!

## **Jacques Medina**

“Tu es le seul point fixe de ma vie” : le grand amour clandestin de Philippe Sollers

## **Traversée, par Francis Tabouret**

*POL, 160 p., 15 euros.*

Nul déluge ne l'a poussé à prendre la mer avec des animaux. Francis Tabouret n'a fait qu'exercer son drôle de métier: convoyeur de chevaux, «*une sorte de steward équin, ou de livreur, soigneur de bêtes à dix mille mètres d'altitude*». Le plus souvent, c'est dans les airs qu'il les accompagne, dans les soutes d'avions de marchandises. Sauf pour les Antilles. Là, tout se passe sur un cargo. Voilà comment l'auteur embarque un beau jour, à Rouen, sur le «Fort-Saint-Pierre», en compagnie de huit chevaux, mais aussi huit taureaux et quinze moutons. Une arche de Noé sur porte-containers, une ferme flottante au milieu de l'Atlantique.

Francis Tabouret retrace ce voyage dans un étonnant premier livre en forme de journal de bord. On est loin des aventures de «Moby Dick». Pas de monstre marin. A peine quelques dauphins. Mais du silence, du vide et «*la violence de cette mer si paisible*». Seul le contact avec les bêtes permet d'échapper à la sidération. La vie à bord d'un bateau est «*une langue, un monde de mots*» que Francis Tabouret recrée avec une technicité qui charrie sa propre poésie, celle des cordages, des pilotines et des pistons. On se laisse bercer par le roulis des phrases lentes et limpides. Et l'on aimerait ne jamais retrouver la terre ferme.

## **Elisabeth Philippe**

Amitié, amour, humour... Bien sûr que les animaux ont des sentiments humains

La splendeur escamotée de frère Cheval,  
par Jean Rouaud  
*Grasset, 288 p., 19 euros.*

Au fond, le kiosque à journaux qui l'a rendu célèbre n'était pas tant une échoppe à mauvaises nouvelles qu'une grotte, où les unes des magazines formaient une fresque colorée, semblable aux représentations d'animaux si caractéristiques de l'art pariétal. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que l'auteur des

«Champs d'honneur» (prix Goncourt 1990) se soit pris de passion pour les cavernes de la préhistoire. Pas un cheval peint qu'il ne connaisse, comme s'il l'avait dessiné lui-même.

Dans cette formidable promenade littéraire, qui emmène le lecteur de Chauvet à Lagrave (fin du paléolithique) ou à Etiolles (-13.000 ans av. J.-C.), Rouaud commente, raconte, décrit. Et enfonce à nouveau le clou: sur ces murs ornés de peintures, ce ne sont pas des animaux qui sont dessinés, mais bien Dieu qu'on voit représenté. De la magie, donc, de la foi et de la transcendance, sans oublier la peur de la mort et la soif de comprendre. Ouvrage savant et roman d'aventures, «la Splendeur escamotée...» est aussi, on l'a compris, une critique en règle du matérialisme, qui «*dissèque, sépare, trie et classe*», quand, aux yeux de Rouaud, c'est par la fusion des métaphores qu'on peut arriver à percer tous les mystères.

### **Didier Jacob**

Le jour où un homme a dessiné pour la première fois

### **La vie parfaite, par Silvia Avallone**

*Traduit de l'italien par Françoise Brun, Liana Levi, 400 p., 22 euros.*

Silvia Avallone n'avait que 25 ans à la sortie de «D'acier», un premier roman social au succès fulgurant adapté au cinéma en 2013 par Stefano Mordini. «Le Lynx» et «Marina Bellezza» ont confirmé le talent de cette fille de la génération Berlusconi, élevée dans une famille de la classe moyenne, à mettre en scène dans une veine néoréaliste les tribulations d'une jeunesse marginalisée qui tente de s'en sortir. Depuis, Avallone est devenue mère et cette expérience a déclenché l'écriture de ce roman auquel elle pensait depuis des années. Elle y explore «*les contradictions et le côté obscur de la maternité et de la féminité en général*», en mettant en regard une gamine de banlieue enceinte d'un petit caïd qui l'a laissée tomber et une prof obsédée par une maternité que la nature lui refuse.

Le destin de ces deux femmes que tout oppose semble pourtant converger. Alors que la jeune Adele se résout à abandonner son bébé à la naissance, Dora décide de pallier son infertilité par une adoption. Mais il n'est pas question pour Avallone, même si elle élargit ici son territoire d'investigation sociale, de demander aux êtres de ressembler servilement à leur portrait. Dans ce parcours accidenté vers la parentalité, elle laisse à chacun sa part d'inaliénable liberté.

### **Véronique Cassarin-Grand**

Transit,  
par Rachel Cusk  
*Traduit de l'anglais par Cyrielle Ayakatsikas, L'Olivier, 240 p., 22 euros.*

Dans ce deuxième volet d'une trilogie inaugurée par «Disent-ils» en 2016, on retrouve Faye, la narratrice, écrivaine, mère de deux enfants et récemment divorcée, double fictionnel de Cusk (elle a relaté son expérience de la maternité, du mariage et de la séparation dans de précédents essais), qui reçoit dans sa boîte mail le message d'une astrologue lui annonçant un grand changement.

Cet événement, en apparence anodin, va induire une attente plus ou moins consciente qui influera sur sa perception du discours des interlocuteurs qu'elle croquera au fil des chapitres, qu'il s'agisse d'un ex, de son coiffeur ou des participants à un festival littéraire. Faye n'intervient qu'à la marge dans ses rapports avec les autres mais rend compte du flux incessant de pensées que génèrent en elle ces rencontres. Sa vie est à l'image de l'appartement londonien en mauvais état dans lequel elle vient d'emménager et qu'elle décide de rénover, où les voisins mal embouchés de l'entresol seraient la métaphore d'une peur taraudante qu'elle doit apprivoiser pour donner à sa vie une direction nouvelle. Mais peut-on changer, s'interroge Cusk tout au long de ce roman parfaitement maîtrisé, ou ne fait-on que se raconter des histoires sur soi-même?

**Véronique Cassarin-Grand**

**Paru dans "L'OBS" de mars à mai 2018.**

*par Obs L'*

